

# Notes pour la photographie

LE DISCOURS À L'OEUVRE II, Université d'été 2013 ENSP/ Paris 1 Sorbonne. Éd Scala. (2015)

Premier face à face avec les photographies d'Anne Camille Allueva : les clichés noirs et blancs sont rythmés par des lignes, des droites, des matériaux bruts, du bois, du plastique, du verre et un espace minimaliste. J'interroge les titres ; ils vont à l'essentiel à l'instar des images, rien de superflu : Volumes, Indices et Tape. Anne Camille Allueva expose sans détours ses intentions, pas de discours futile, pas d'artifices inutiles juste l'image, jusqu'au bout énigmatique. Car l'image contient toujours une part de mystère et elle s'est mise en quête de la résoudre. Lever le voile sur les ambiguïtés de l'image avec pour seul outil l'appareil photographique, l'instrument même de la duperie qu'elle veut révéler. Opération paradoxale mais c'est là tout l'enjeu pour la photographe. Elle entame alors un long processus, analyse et déconstruit une à une les étapes photographiques, prend note de chaque élément amenant le suivant, dissèque minutieusement chacun des pas qui conduit au résultat final. Comme des balises, les photographies d'Anne Camille Allueva indiquent la piste à suivre et retracent les phases du processus, ce qu'il y a à voir, à comprendre, ce qui est et ce qui n'est pas.

La photographe prend dans son viseur de prosaïques et ordinaires objets, des planches de bois, des câbles, des tuyaux, des morceaux de plastique ou de verre etc. Ces éléments à la fois sujets-objets de la forme photographique en raison de leur plurivocité renvoient simultanément à la corporéité même des éléments photographiés, mais également à la poïétique du propos photographique les déplaçant vers une sphère phénoménologique. Dans les premières étapes du travail d'Anne Camille Allueva, les éléments photographiés ne sont que de simples motifs dénués de tout « sensibilisme », ni choisis pour leur discours ni pour leur symbolique mais pour mettre en avant le dispositif photographique. D'Indices à Tape, les séries fonctionnent au delà de l'image révélant à chaque fois un des arcanes du déroulé photographique : Indice renvoie au rythme, au chaos, à l'instabilité ; Volume s'intéresse à la perception du modelé dans cet espace bidimensionnel qu'est l'image ; quant à Tape, les clichés enregistrent les ersatz de la performance et figent l'action performée. Pour Anne Camille Allueva, photographier c'est en « découdre » avec l'image. Dans cette perspective, les formes photographiées ne sont ni des choix hasardeux, ni des choix anodins et moins encore des choix esthétiques ; ils renvoient à une gestuelle révolue et retracent un passé actif dont la prise photographique inscrit l'apogée mais n'en est pas la finalité. La présence de ces monticules, de ces constructions manipulées de matériaux divers s'érigent comme les pièces à conviction de l'intervention humaine ou de celle de la photographe dans son processus d'images. Si ces matériaux sélectionnés sont le résultat d'une action qui semble ici souvent inachevée, l'action photographique marque, quant à elle, une sorte de parachèvement de la démarche laissée en suspend. Les résidus d'une intervention humaine ne désignent alors pas uniquement les objets enregistrés par l'objectif de la photo-

graphe, mais répondent à la relativité de ce qui pourrait être considéré comme fini. Dans quelle mesure doit-on appréhender ce qu'il reste comme un aboutissement étant donné que ces reliquats sont réactualisés par l'opération photographique ? Anne Camille Allueva souligne, par le biais de ces objets disparates, la fragilité de la compréhension inconsciente et collective de l'espace temps, insufflant un regain de vie et une continuité au révolu par l'action photographique elle-même, impliquant, de ce fait, que cette action n'est pas non plus une limite. Comme si tout le processus par lequel l'image venait d'apparaître n'était pas la dernière étape, mais que sa matérialité, sa surface, son épaisseur, pouvaient elles-mêmes être remises en perspective, pouvaient elles-mêmes trouver une forme, et donc un dire. Le processus de manipulations pouvant dépasser la finalité plane, et être de manière égale réinvesti dans une autre suite de manipulations.

Décomposée et organisée selon une certaine typologie, chacune des séries renvoie à la valeur donnée aux fragments topologiques enregistrés par la photographie. Il y a une volonté de comprendre et d'échantillonner le désordre du monde, les restes d'une action tel un Abécédaire de notes visuelles, un répertoire de formes dont la présentation par planche en est caractéristique. Les photographies jouent sur l'addition et l'interdépendance de chacune des images qui, par leur structure sérielle répondent à cette nécessité d'archivage formel. Pas de clichés isolés, ils se déclinent, se multiplient et fonctionnent comme un TOUT. L'image seule n'est pas finie ou intégrale sans ses échos, échos de la matérialité du monde dont les clichés ont pour vocation d'infléchir la pseudo réalité photographique, de fixer la précarité de l'équilibre des matériaux photographiés, de modeler les volumes et rejouer les plans, les surfaces et les actions dans l'espace photographique. Les lignes qui scandent et quadrillent ces images contrastées par des gris, des noirs et des blancs interviennent sur la perception et l'illusion photographique. Anne Camille Allueva amène à reconsidérer le visible photographié en se jouant de lui par l'aplatissement des plans, par suppression ou manipulation de tout indice représentant un espace, un horizon, un matériau. Toujours à la lisière entre stabilité et instabilité, opacité et transparence, mouvement ou fixité, les compositions oscillent d'un état à un autre et insistent sur cet entre-deux que ce soit celui des objets photographiés ou celui du médium. Elle déconstruit la structure du visible pour recomposer une image, une autre vérité ; elle débarrasse le visuel de tous les éléments qui nuisent à la lecture et l'intègre dans une nouvelle dimension, celle du photographique. Ce parallèle entre le visible photographié et le réel met en exergue l'idée d'instabilité des frontières et l'incohérence du dialogue entre la vision au travers de l'objectif et le monde matériel. Alors que l'image enregistre mécaniquement une réalité tangible, le résultat rendu dématérialise les volumes, les espaces, le concret et laisse uniquement sur la surface sensibilisée, des pleins, des vides, des lignes, un espace géométrique sans nuance et sans matière. Les repères présents dans les clichés n'opèrent plus comme des repères structurants au contraire, par le point de vue, leur stabilité peut-être troublée, l'espace de la photographie aussi, précise Anne Camille Allueva.

Pour la photographie, l'image obtenue n'est donc pas l'intention définitive mais le dernier témoin de ce processus de décomposition, elle incarne l'acmé d'un parcours qui va au delà de l'image. Anne Camille Allueva indique par ses mementos

visuels les points déterminants de son approche photographique conceptualisant ainsi l'action de la prise de vue et tente de soulever par leur biais l'ambivalence de son médium. Le systématisme de sa procédure photographique intervient comme une mesure scientifique, une marque d'impartialité qui tempère la nature subjective et l'illusionnisme dont la photographie est empreinte. Elle rend compte de l'incapacité de témoigner du réel si ce n'est uniquement par prismes et bribes. Elle classe par famille et par nature ce qu'elle a capturé dans son objectif, établissant un ordre nouveau à ses enregistrements. Cette organisation méticuleuse engendre une harmonie entre les photographies. Une harmonie non pas esthétique mais créée par la relation de ses fragments photographiques entre eux qui concourent à un effet d'ensemble et composent une unité. De cette classification par famille et selon leur nature découle une verticalité, non seulement présente visuellement dans les images de la photographe grâce aux agencements à la limite de l'écroulement de ses formes s'étirant pourtant vers le haut, mais aussi par le système d'échos auquel répondent les photographies prises dans leur ensemble. Ce Tout photographique qui prend vie dans le corpus d'Anne Camille Allueva est une composition à la fois parcellaire et complète de l'ordre du chaos. Elle donne à voir un infiniment petit - les sujets-objets compris dans leur unicité, cadrés, choisis et extraits de leur Tout par l'appareil photographique -, autant qu'un infiniment grand - la juxtaposition de chacun de ces clichés les uns avec les autres développant une construction d'images polymorphes. Ces multiples facettes se conjuguent pour déstabiliser l'appréhension des clichés, remettre en question notre perception et provoquer un déplacement du regard. En délimitant notre regard aux éléments photographiés, en les réarrangeant selon ses propres normes, Anne Camille nous délivre une hiérarchie parallèle et bouscule nos codes de lecture. Elle retranscrit par l'absence, la disparition et la répétition de l'action, la dualité de la photographie qui se fait alors actrice de sa volonté de dévoiler ou jeter le voile sur ce qui lui échappe. La matière première n'est donc plus le réel photographié mais le cliché lui-même.

Le filtre photographique produit par son répertoire de matériaux composites rompt la linéarité de la lecture et renvoie à une polysémie visuelle. D'une photographie singulière, elle passe à une structure plurielle transgressant ainsi les frontières du cadre photographique. Anne Camille Allueva se défait des limites spatiales intrinsèques à la surface de l'image, non seulement par la démultiplication de ses notes topologiques, mais également en produisant des formats de grande taille. Par la transposition et la complémentarité à l'espace, Anne Camille Allueva déploie la photographie au delà de la surface sensible et ce, également grâce à l'agrandissement des dimensions de ses clichés qui rend plus effectif la matérialité des sujets-objets photographiés. La confrontation de la bidimensionnalité des photographies à la tridimensionnalité d'un espace d'exposition permet de rejouer l'action et de fusionner de façon illusionniste avec celui-ci. La photographie dans la photographie. Rephotographier la photographie, rejouer dans l'espace photographique et dans le lieu les volumes du plan photographique évoque la photographe dans nos entretiens. Le rapport exercé entre ces grands formats avec l'espace qui les entourent, nous projette dans une autre échelle de mesure ; ils font corps pour désorienter notre regard et nos repères. Jusque là uniquement spectateur du processus créatif des images, nous devenons acteur du simulacre photographique ordonné par Anne

Camille Allueva. Elle restitue l'action et le mouvement absent des clichés figés en performant l'image et en substituant l'espace photographique à celui du lieu de sa présentation. Notre regard se voit troublé par la dimension organique de ses compositions performées. Le procédé récursif auquel a recours la photographe met en abyme l'action la rejouant de manière presque infinie comme si elle était inscrite dans une spirale sans issue.

Et si les clichés d'Anne Camille Allueva étaient le versant photographique de L'insoutenable légèreté de l'être de Milan Kundera qui, comme l'écrivain dans son ouvrage, transcrit au travers de son médium les revers de la photographie. Et si le sujet des images d'Anne Camille Allueva ne résidait pas dans les formes captées par le viseur de l'objectif, s'il ne s'agissait que d'un prétexte pour servir une problématique plus vaste. Si les formes photographiées par Anne Camille ne représentaient pas ce qu'elles désignent dans l'image mais soulevaient les contradictions du phénomène de perception. Si elle démontrait que la compréhension instinctive et immédiate d'un objet photographique est parcellaire et incomplète, que nos sensations visuelles sont trompées et qu'une part d'ombre subsiste toujours. Et si en définitive, ses images minimalistes, comme déshabillées de leurs artifices, révélaient sous nos yeux « l'insoutenable légèreté de la photographie » et dévoilaient un à un tous ses appareils illusionnistes. Telle une équilibriste, Anne Camille Allueva oscille entre deux mondes, empruntant au réel sa matérialité pour la contrefaire dans ses photographies, désireuse de témoigner du simulacre joué sous nos yeux à l'instar de La trahison des images de René Magritte. Rendre visible le paradoxe photographique par l'image photographique elle-même, voici la quête d'Anne Camille Allueva.

Elisa Baitelli